

Pierre Euclide

En 1941, l'Allemagne s'est sacrifiée pour l'Europe

Résumé du livre de Victor Suvarov "Le Brise Glace", qui démontre qu'en 1941, Staline préparait une grande offensive contre l'Allemagne. Hitler n'a fait qu'attaquer préventivement afin de ne pas être pris à revers.



ÉN 1941, L'ALLEMAGNE S'EST SACRIFIÉE POUR L'EUROPE

Fin 1989 est paru un ouvrage qui, après avoir retenu quelques attentions, a très vite disparu des librairies et n'a plus fait, depuis, l'objet de commentaires de presse.

Il s'agit du livre écrit par un dissident soviétique passé à l'Ouest, Victor Suvarov. Son titre : *Le Brise Glace* (Éditions Olivier Orban).

Victor Suvarov occupait un rang très élevé au sein du G.R.U. (Service de renseignements de l'Armée). Aussi a-t-il pu avoir accès à de nombreux documents secrets conservés dans les archives soviétiques.

Dans son ouvrage, il démontre, documents à l'appui, qu'en 1941 l'URSS se préparait à attaquer l'Allemagne, cette attaque devant avoir lieu en juin ou en juillet de cette année. Par conséquent, l'« agression » allemande contre l'Union Soviétique n'aurait été qu'une action préventive.

Le but du communisme : la conquête du Monde

La première partie du livre contient une analyse intéressante des moyens prévus par les communistes pour parvenir à leur but : la conquête de l'Europe et du Monde et la mise en place de l'Internationale Communiste.

Dès le XIXe siècle, les auteurs du *Manifeste du Parti Communiste*, Marx et Engels, avaient déclaré que des conflits généralisés seraient souhaitables pour l'établissement des régimes communistes. D'après eux, ces conflits devaient provoquer des famines et, ainsi, la création des conditions nécessaires à la victoire de la classe ouvrière.

La Première Guerre mondiale leur a donné raison en Russie. Toutefois, la Révolution mondiale n'eut pas lieu : dans tous les autres pays en contact avec les Bolchevicks, les

En 1941, l'Allemagne s'est sacrifiée pour l'Europe

insurrections communistes échouèrent. Cet échec fut imputable non seulement aux Alliés, mais surtout, à la quasi nullité de l'appui des communistes russes totalement inorganisés dans leur pays.

Quant à l'Allemagne, où l'insurrection avait été soigneusement préparée, elle dut son salut au fait que, n'ayant pas de contact direct avec la Russie (la Pologne faisant tampon et ayant résisté aux assauts des Bolchevicks avec Toukhatchevski devant Varsovie), les communistes ne purent recevoir d'aide.

A partir de 1921, puis (après Lénine) sous Staline, les Bolchevicks affermirent leur pouvoir en Russie. Toutefois, la Révolution Mondiale restait leur principal objectif.

En premier lieu, il fallait continuer à aider les communistes allemands qui poursuivaient le combat, car Staline pensait avec raison que l'Allemagne était la pièce maîtresse qui permettrait l'installation du communisme en Europe.

Staline et la guerre à l'Ouest

Staline observait avec intérêt la montée du National-Socialisme. Il pensait que les justes revendications territoriales allemandes pouvaient à chaque instant déclencher le nouveau conflit mondial tant attendu par les communistes.

Dans son ouvrage, Suvarov prétend que Staline, soucieux de tout faire pour qu'une guerre éclate à l'Ouest, aurait soutenu cette montée du National-Socialisme.

Le pacte germano-soviétique du 23 août 1939

Quoi qu'il en soit, pour que la Russie puisse intervenir rapidement et efficacement, il fallait qu'elle possède des frontières communes avec l'Allemagne.

Or, en 1939, celle-ci se sentait menacée à l'Ouest et se méfiait, avec raison, de la Russie. Par conséquent, Hitler pensa pouvoir bénéficier d'un répit en traitant avec Staline, ce qui lui donnerait une certaine sécurité de manœuvre à l'Ouest. D'où la signature, le 23 août 1939, du pacte germano-soviétique. D'où, aussi, la joie de Staline qui, à la signature du pacte, s'est écrié : « *Je l'ai trompé ! J'ai trompé Hitler* » (voy. Mémoires de Khrouchtchev). Il avait bel et bien mystifié Hitler comme jamais personne ne l'avait fait.

Une semaine et demie plus tard, Hitler menait déjà une guerre sur deux fronts : dès le début, l'Allemagne se trouvait dans une situation qui allait la mener à sa perte.

En signant le Traité, Staline était en position de gagner la Deuxième Guerre mondiale, avant même qu'Hitler ne l'eut commencée.

Staline a aidé Hitler à gagner la bataille à l'Ouest en donnant, par exemple, l'ordre aux partis communistes d'organiser une propagande pacifiste.

En encourageant et en poussant l'Allemagne nationale-socialiste à guerroyer contre les démocraties, Staline l'avait condamnée à mort, d'où le nom de « Brise Glace » donné par Suvarov à ces manœuvres.

Staline avait maintenant ses frontières communes avec l'Allemagne. Il ne lui restait plus qu'à se préparer à intervenir au bon moment.

Hitler offre la paix aux démocraties occidentales

Durant l'Été 1940, Hitler comprit qu'il avait été joué. Mais il était trop tard. Il ne lui restait plus qu'à préparer l'opération « Barbarossa ».

Soucieux déviter une guerre sur deux fronts, Hitler ne cessa de proposer la paix à l'Angleterre. Mais celle-ci, poussée et soutenue par les USA, repoussa toutes ses offres.

Les préparatifs soviétiques pour envahir l'Europe

Dans le même temps, Staline préparait son offensive. Dans son livre, Suvarov décrit minutieusement la mise en place de cette gigantesque opération : destruction de tous les ouvrages fortifiés le long de la frontière commune ; suppression des réseaux de fils barbelés, des champs de mines ; création de nouvelles routes en direction de l'ouest, de nouvelles voies ferrées...

Si Staline avait craint une offensive allemande à l'Est, il se serait hâté de mettre en place un puissant dispositif défensif le long des 750 km de la zone frontière avec l'Allemagne. Or, rien n'a été fait. Suvarov rappelle qu'en 1943, à Kursk, pour repousser l'offensive allemande, l'Armée rouge créa six lignes fortifiées continues sur une profondeur de 250 à 300 km. Chaque kilomètre était saturé d'épaulements de tranchées, de boyaux de communications, d'abris, de positions de batteries, la densité du minage était de 7000 mines au kilomètre. Quant à la concentration d'artillerie anti-chars, elle atteignait le chiffre monstrueux de 41 canons au kilomètre, sans compter l'artillerie de campagne, les chars enterrés et la DCA. Et tout cela sur une étendue sans relief, presque nue.

En 1939, les conditions étaient meilleures. Le secteur comprenait des forêts, des lacs, des marais, peu de routes. Les Soviétiques auraient eu le temps nécessaire pour aménager une zone véritablement infranchissable. Or, comme on vient de le voir, on se hâta de rendre la région accessible.

Pour une armée offensive, fortifications et obstacles divers, mines, fossés, etc. sont des obstacles certains pour tout le système logistique, il fallait donc les détruire, ce qui fut fait.

Suvarov explique à l'aide d'une importante documentation référencée comment se déroula la mise en place des différents corps d'armée en vue de l'invasion de l'Europe.

Des dizaines de milliers de parachutistes seront massés le long des frontières, prêts à être largués. Les unités de chars sont dotées d'un engin extraordinaire pour l'époque : le char BT. Il pouvait atteindre une vitesse de 100 km/h. Le BT avait un seul défaut : il ne pouvait être utilisé en territoire soviétique. Tous ses avantages venaient en partie de sa possibilité de se débarrasser de ses chenilles et de rouler sur roues. Les chenilles ne servaient qu'à leur passage sur de mauvaises routes, comme en Russie, en Pologne etc. Mais lorsqu'il avait atteint des pays d'Europe centrale ou occidentale dotés de bonnes routes, il pouvait immédiatement s'en débarrasser. Le BT était uniquement conçu pour se battre à l'étranger. D'ailleurs, lorsque commença l'opération « Barbarossa », ils furent tous abandonnés. Les historiens expliquent qu'en juin 1941 les chars soviétiques n'étaient pas prêts à la guerre. C'est faux ! Ils étaient conçus pour mener un autre type de combat sur d'autres territoires. Suvarov indique en outre qu'une grosse partie des éléments motorisés étaient dotés de pneumatiques !

Pour toutes les unités regroupées le long des frontières, aucun cantonnement en dur n'avait été prévu. La troupe campait dans les forêts, leur séjour paraissant limité à quelques jours.

Quant à l'aviation soviétique, elle était concentrée près des frontières, et si, suivant Suvarov, elle perdit dès le premier jour la maîtrise du ciel, c'est que la majorité des pilotes soviétiques, y compris les chasseurs, n'avaient pas appris à mener des combats aériens. Ils savaient seulement détruire des objectifs à terre. Une seule et grandiose opération offensive devait d'un seul coup détruire la totalité de l'aviation ennemie.

Suvarov appelle l'attention sur l'importance des éléments du NKVD qui, forts de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, durznt implantés tout le long de la frontière. Quand on connaît les objectifs du NKVD, on peut se poser des questions sur le pourquoi de leur présence.

L'auteur indique que de nombreux indices laissaient prévoir le déclenchement de l'offensive russe pour le 6 juillet 1941. Hitler pensait que l'invasion soviétique était inévitable, mais il ne pensait pas qu'elle serait imminente.

Staline, lui, ne croyait pas à une attaque allemande, car il ne croyait pas les Allemands suffisamment prêts à affronter les problèmes posés par un éventuel combat sur le territoire russe.

D'après Suvarov, les Allemands ont eu beaucoup de chance en déclenchant « Barbarossa » le 22 juin 1941. A ce propos, il cite le général d'armée S.P. Ivanov, chef de l'Académie de l'état-major général des forces armées soviétiques. En collaboration avec d'importants historiens, celui-ci a rédigé une étude intitulée : *La Période Initiale de la Guerre*. Il reconnaît que Staline se préparait à attaquer et nous révèle la chronologie : « *Le commandement fasciste allemand réussit, deux semaines avant la guerre, à devancer nos troupes* ». Si l'URSS s'était préparée à la défense ou même à une contre-offensive, l'Allemagne, par définition, n'aurait pu la « *devancer* ».

L'attaque du 22 juin 1941 fut une surprise totale pour Staline et son état-major. Pourtant, ils connaissaient les concentrations de troupes du côté allemand. Mais ils pensaient, comme nous l'avons déjà indiqué, que les Allemands n'étaient pas prêts à engager le combat. Alors pourquoi ce derniers ont-ils attaqué ce jour-là ? Sans doute parce qu'ils ont jugé le moment propice et, peut-être aussi, parce qu'ils ne pouvaient agir autrement.

En 1941, l'Allemagne s'est sacrifiée pour l'Europe

Suvarov raconte que, le 17 juin 1945, un groupe d'enquêteurs militaires soviétiques interrogea, pendant leur instruction, les hauts commandants de la Wehrmacht. Le feldmaréchal Keitel leur aurait déclaré : « *J'affirme que tous les préparatifs auxquels nous nous sommes livrés jusqu'au printemps 1941 avaient un but défensif en cas d'attaque de l'Armée rouge. Dans une certaine mesure, la guerre à l'Est peut être qualifiée de préventive. Au printemps 1941, j'avais abouti à la conclusion qu'une forte concentration de troupes russes et une offensive consécutive contre l'Allemagne pouvait nous placer dans une situation extrêmement critique sur les plans stratégique et économique. Dès les premières semaines d'une attaque russe, l'Allemagne aurait été mise dans des conditions extrêmement défavorables. Notre offensive fut une conséquence directe de cette menace* ».

Le colonel-général A. Jold, principal architecte des plans de guerre allemands, s'en tenait au même point de vue. Les enquêteurs soviétiques essayèrent en vain de les convaincre de changer leur position. Jugés par le Tribunal Militaire International de Nuremberg, ils furent pendus en qualité de « *fauteurs principaux de guerre* ». L'un de leurs chefs d'accusation était d'avoir « *déchainé une guerre d'agression [contre l'URSS] sans aucune provocation venant d'en face* ».

Les premiers revers soviétiques expliqués

Lorsque les Allemands déclenchèrent l'opération « *Barbarossa* », le monde entier s'étonna et s'interrogea sur l'importance des pertes en hommes et en matériel subies par les Russes aux premiers jours de l'offensive. Le livre de Suvarov fournit une explication : les soldats allemands se sont heurtés à une troupe qui, concentrée pour une attaque et, par conséquent, dénuée de toute possibilité de manœuvre, fut anéantie sur place.

En 1941, l'Allemagne s'est sacrifiée pour l'Europe

En guise de conclusion, Suvarov constate que, malgré les premiers revers, Staline est parvenu à gagner la guerre. Cependant, il aurait pu la perdre car, pour vaincre, l'immense aide des USA lui fut nécessaire. Quoi qu'il en soit, lorsque les deux vainqueurs se partagèrent la dépouille du Vieux Continent, l'URSS obtint non seulement de nouveaux territoires à l'Ouest mais aussi le contrôle — et, pour tout dire, la mainmise — sur la moitié des pays de l'Europe.

Conclusion

La conclusion qu'aurait pu faire Suvarov et qu'il n'a pas faite, nous allons essayer de l'imaginer.

Tout d'abord, remarquons que la sortie de cet ouvrage, qui, aujourd'hui, pourrait remettre en cause l'idée communément admise du déroulement de la Seconde Guerre mondiale, se révèle surprenante.

Cependant, revenons à notre essai de conclusion.

A la suite du lamentable Traité de Versailles (1919), l'Allemagne a logiquement revendiqué et obtenu la réintégration au Reich des territoires qui lui avaient été enlevés. Cette réintégration a été difficile, car ses ennemis en profitaient pour dénoncer son (prétendu) bellicisme.

Avec le recul nécessaire, nous pouvons rétablir la vérité sur ces événements. A l'époque, l'Allemagne se devait d'intervenir pour aider ces minorités allemandes qui subissaient contraintes et mauvais traitements de la part des dirigeants des pays auxquels elles avaient été intégrées contre leur gré.

En général, ces réintégrations se sont faites sans effusion de sang : Autriche, Sudètes, Memel. Il a fallu les prétentions polonaises soutenues par le capitalisme apatride international pour que le conflit armé éclate. L'Allemagne ne pensait pas que ce conflit régional déclencherait une guerre mondiale.

En 1941, l'Allemagne s'est sacrifiée pour l'Europe

Pourtant, l'Angleterre et la France lui déclarèrent la guerre. Le Reich ne voulait pas la guerre ; il n'était, quoi qu'on en pense, pas prêt à la faire. De septembre 1939 à mai 1940, on ne compte plus les offres de paix d'Hitler. Mais personne ne lui répondait. Aussi fut-il contraint de déclencher son offensive en mai 1940. Vainqueur, il ne cessa de proposer la paix à l'Ouest car il connaissait la menace Russe à l'Est. Il envoya même en Angleterre son plus fidèle compagnon, Rudolf Hess. La suite appartient à l'histoire. Si Hess est resté aussi longtemps en prison sans pouvoir parler et s'il a été assassiné au moment où il allait être libéré, c'est qu'il fallait à jamais étouffer sa voix.

Hitler savait qu'il ne pouvait gagner la guerre en se battant sur deux fronts. Sachant l'affrontement avec l'URSS inévitable, il tenta de s'entendre avec les démocraties occidentales. Mais celles-ci ne voulurent pas entendre parler de paix. Elles pensaient que les Soviétiques les aideraient à anéantir le National-Socialisme, idéologie incompatible avec leur objectif de domination mondiale. Mais comme devait l'avouer plus tard Churchill, elles avaient joué le « mauvais cochon ».

La pression russe contraint Hitler à abandonner son projet d'invasion de l'Angleterre. Il fut obligé d'ordonner l'opération « Barbarossa » et d'attaquer l'URSS le 22 juin 1941, surprenant le commandement soviétique.

Maintenant, posons-nous la question suivante : « Que se serait-il passé si l'URSS avait attaqué la première ? ».

Sans aucun doute, l'Allemagne se serait défendue, mais dans de mauvaises conditions. Par conséquent, elle aurait rapidement fléchi sous la masse d'homme et de matériel accumulée, comme l'a écrit Suvarov, sur ses frontières.

Si l'Allemagne avait perdu la bataille, il est facile d'imaginer la situation : une Europe entière occupée par l'Armée

En 1941, l'Allemagne s'est sacrifiée pour l'Europe

rouge et par le NKVD ; une épuration impitoyable. A l'heure actuelle, nous serions sans aucun doute encore communistes, car ni l'Angleterre ni les USA ne seraient intervenus.

En outre, les Russes, qui se seraient emparés des moyens techniques considérables des occidentaux, auraient offert aux Européens un mode de vie qui eût rappelé celui qu'ont connu les pays de l'est communistes, avec la différence qu'il n'y aurait eu aucun espoir de changement dans un avenir proche.

Nous ignorons si Hitler, en attaquant, fut sûr de la victoire. Mais bien qu'agissant sous la contrainte, il avait certainement conscience de défendre la civilisation et l'avenir de l'Europe. C'est ce qu'ont également compris les volontaires de tous les pays européens qui, par milliers, ont participé à cette croisade contre le Bolchevisme.

L'Europe a perdu la guerre ; sa dépouille a été partagée entre les deux vainqueurs. Le sacrifice des combattants européens a toutefois permis de limiter les dégâts, car Staline n'a pu imposer le communisme à toute l'Europe. Bien mieux, s'étant révélé inefficace, ce système vient de s'écrouler.

Le jour est maintenant proche où une révision complète de l'histoire rendra justice à l'Allemagne. Alors, peut-être étudierons-nous enfin d'autres aspects du National-Socialisme ; des aspects économiques et sociaux qui, ignorés des politiciens actuels, apporteraient certainement des solutions aux innombrables problèmes qui se posent actuellement en Europe.

ÉPILOGUE

par Vincent Reynouard

La mini-tempête (très éphémère de surcroît) provoquée par la publication du livre de Victor Suvarov a démontré une nouvelle fois la malhonnêteté des historiens officiels. En effet, si ces derniers avaient fait leur travail honnêtement, s'ils n'avaient pas occulté certains documents, il y a bien longtemps que vérité sur les intentions agressives soviétiques contre l'Allemagne en 1940-41 aurait été connue et reconnue.

Ouvrons, par exemple, le *Testament Politique de Hitler* (Éd. Arthème Fayard, 1959). On y apprend que le 26 février 1945, le Führer avait déclaré :

L'attitude des Soviétiques pendant l'été 1940, le fait qu'ils avaient absorbé les pays baltes et la Bessarabie pendant que nous étions occupés à l'Ouest ne me laissait aucune illusion en ce qui touche leurs desseins. A supposer que j'en eusse conservé, la visite de Molotov, en novembre [1940], eût suffi à les dissiper. Les propositions que me fit Staline, dès le retour de son ministre, ne pouvaient me tromper. Staline, cet imperturbable maître chanteur, voulait tout simplement gagner du temps et consolider ses bases de départ en Finlande et dans les Balkans [...].

Le drame pour moi, c'était l'impossibilité d'attaquer avant le 15 mai - et de toutes façons, pour réussir le premier coup, il eût fallu ne pas frapper plus tard. Mais Staline eût pu déclencher beaucoup plus tôt cette guerre. Aussi bien, durant tout l'hiver, et particulièrement dès le printemps de 1941, je vécus dans l'obsession que les Russes n'en pressent l'initiative [pp. 134-135].

Cette texte fait clairement apparaître les intentions soviétiques contre l'Allemagne en 1940-41. On me répondra que ce *Testament*, issu de notes rédigées après coup par Bormann, est apocryphe. Admettons. Toutefois, ces propos mis dans la

bouche de Hitler sont confirmés par ceux que les accusés allemands au procès de Nuremberg ont tenus lors des audiences. Le lecteur trouvera reproduits ci-dessous deux extraits des sténotypies du premier procès de Nuremberg.

- *Premier extrait* : Audition du Göring, audience du 14 mars 1946 (tome X, pp. 366-368).

Dr STAHLER. — Quand avez-vous appris pour la première fois que Hitler croyait à la nécessité d'une guerre contre la Russie ?

ACCUSÉ GÖRING. — C'est à la fin de l'automne 1940, à Berchtesgaden, que je fus informé des intentions du Führer d'entrer en conflit avec la Russie lorsque l'occasion se présenterait.

Dr STAHLER. — Étiez-vous présent à la conférence qui eut lieu en novembre 1940 à Berlin avec le ministre des Affaires étrangères soviétiques, M. Molotov ?

ACCUSÉ GÖRING. — Personnellement, je n'ai pas assisté à l'entretien entre Hitler et Molotov. M. Molotov, cependant, m'a rendu visite et nous avons discuté de la situation générale. Je connais naturellement cet entretien avec Molotov car le Führer m'en informa en détail. C'est justement cette conversation qui a fait croire au Führer que la Russie était prête à une attaque contre l'Allemagne et ce sont les questions et les remarques de M. Molotov qui en sont la cause.

Il s'agissait, d'une part, d'une garantie à la Bulgarie et d'un pacte d'assistance avec la Bulgarie tel que celui qui l'a été autrefois la Russie et les trois pays baltes. En second lieu, il s'agissait de l'abandon total de la Finlande par l'Allemagne car la Russie, qui avait signé une paix avec la Finlande peu de temps avant, justifiait son attaque contre ce pays en disant qu'elle n'était pas satisfaite des résultats obtenus, de Hangö, etc. Troisièmement, il s'agissait de discussions sur les Dardanelles et le Bosphore, et le quatrième point envisageait la possibilité de pénétrer en Roumanie par la Bessarabie. Voilà les points qui furent discutés avec le Führer. On parla également au ministre des Affaires étrangères d'une occupation ou de mesures de sécurité exécutées dans les détroits de la Baltique.

Le Führer considéra différemment ces exigences. Il interpréta les demandes russes à l'Allemagne à propos de la Finlande, à la lumière d'autres informations sur des déploiements de troupes et des préparatifs russes, et crut que la Russie voulait renforcer ses positions du côté de la Finlande pour surprendre l'Allemagne par le Nord et pour être à proximité des gisements de fer suédois qui étaient d'une importance décisive pour l'Allemagne dans cette

guerre. En second lieu, lorsque la Russie demandait à pénétrer en territoires roumain et bulgare, le Führer n'était pas sûr que ce mouvement serait exécuté en direction Sud, c'est-à-dire vers les Dardanelles et l'Est; mais, là aussi, la Russie menacerait le flanc sud de l'Allemagne et, en contrôlant les champs pétrolifères roumains, rendrait l'Allemagne dépendante d'elle pour le pétrole. Il vit dans ces exigences, des créations dissimulées de positions de départ contre l'Allemagne. Il n'était pas question pour l'Allemagne de discuter l'allusion aux mesures de sécurité dans les détroits de la Baltique. Dans l'ensemble, cette conversation donna au Führer l'impression que les divergences de vues germano-russes devenaient plus dangereuses. Déjà, dans la conversation que j'avais eue avec lui, le Führer m'avait dit pourquoi il songeait à prévenir une attaque lorsque le moment serait venu. Les informations concernant de fiévreux préparatifs de déploiement de forces dans les territoires nouvellement acquis par la Russie en Pologne, en Lettonie, en Lituanie, en Estonie et en Bessarabie, le rendaient particulièrement méfiant.

Jusqu'à cette époque, nous avions eu seulement huit et, plus tard, vingt à vingt-cinq divisions le long de la frontière de l'Est. Des informations nous firent croire que la Russie pourrait attendre pour nous attaquer dans le dos que l'Allemagne fût engagée à l'Ouest, soit à la suite d'une invasion par les Anglais, soit que l'Allemagne, de son côté, eût décidé l'invasion de l'Angleterre. Ces arguments furent renforcés par le fait que, peu de temps auparavant, contrairement à l'habitude, des ingénieurs allemands et, je crois aussi, des officiers, avaient été subitement invités à visiter des usines d'armement d'aviation et de chars.

Les informations qu'ils avaient envoyées sur la capacité de production très élevée de ces usines renforcèrent la conviction du Führer. Il en était tellement persuadé qu'il disait — et c'était là sa pensée politique — que si l'Angleterre, après comme avant, ne pensait pas à en venir à un accord avec nous, bien qu'elle fût seule à s'opposer à nous, c'est qu'il y avait quelque chose qui se jouait dans la coulisse. Il avait été informé que le Premier Ministre Churchill avait fait remarquer en Angleterre à certains esprits inquiets les deux choses suivantes: d'abord, qu'il fallait compter sur un appui accru des États-Unis, tout au moins dans le domaine technique et dans celui de l'armement, et ensuite, ce qu'il considérait encore comme plus vraisemblable, que Churchill avait déjà engagé des négociations dans ce sens avec la Russie et attiré l'attention sur le fait qu'à plus ou moins bref délai on en arriverait à un conflit. Le Führer faisait le calcul suivant: avant que l'Amérique en ait fini avec ses armements et la mobilisation de son

Armée, il aurait brisé l'avance russe par une attaque subite et aurait érasé les troupes russes à tel point qu'elles ne représenteraient plus qu'un danger insignifiant en cas de lutte contre les Anglo-Américains sur le continent.

Telles furent les explications du Führer. Puis survint la visite de Molotov à laquelle je viens de faire allusion et qui ne fit que confirmer ce point de vue.

Dr STAHLER. — Que pensiez-vous à cette époque d'une attaque contre la Russie?

ACCUSÉ GÖRING. — Je fus d'abord très surpris et j'ai demandé au Führer de me donner quelques heures de réflexion avant de donner mon avis. Je fus pris au dépourvu. Le soir, je dis au Führer, après ces entretiens de l'après-midi, que je le priais instamment de ne pas déclencher une guerre contre la Russie, actuellement ou même dans un proche avenir; non pas que je fusse guidé par des considérations de Droit international ou par des raisons semblables; mon attitude n'était due qu'à des raisons politiques et militaires.

D'abord, de tout temps et depuis la prise du pouvoir, je fus peut-être l'une des seules personnalités allemandes à avoir considéré un conflit avec la Russie comme très dangereux pour l'Allemagne. Je savais, et beaucoup d'autres avec moi, que depuis dix ans, la Russie avait considérablement réarmé et avait instruit des troupes et que le standard de vie avait été sacrifié en faveur de la production d'armement. Les livraisons de l'industrie allemande et des industries américaine, britannique et autres ont toujours montré clairement qu'il s'agissait exclusivement de machines qui, directement ou indirectement, étaient nécessaires à un formidable programme de réarmement. Il était facile d'en déduire l'ampleur et la rapidité du réarmement russe. Si l'Allemagne avait évolué vers le communisme, le réarmement russe aurait été à mon avis dirigé contre d'autres dangers. Mais comme nous avions pris le pouvoir, naturellement la politique intérieure et la différence d'idéologie constituaient une grave menace.

Je me suis rendu compte que de tels contrastes ne mènent pas nécessairement à des conflits entre les États, parce que les intérêts politiques et nationaux des États sont toujours plus forts et plus puissants que tous les contrastes idéologiques ou que tous les accords. Mais là aussi je voyais une menace, car que signifiait ce réarmement important à un moment où, avant la prise du pouvoir, l'Allemagne était impuissante? J'ai alors dit au Führer que, malgré cette attitude de la Russie, j'avais toujours vu un danger et que je l'avais toujours redouté, mais que je lui demandais d'attendre

- Deuxième extrait : audition de Jodl (audience du 5 juin 1946, tome XV, pp. 408-412).

... note est ...
qu'avait Hitler à l'époque de renforcer les forces à l'Est.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Et quand le Führer a-t-il donné l'ordre de préparer l'attaque ?

ACCUSÉ JODL. — Le premier ordre concernant des mesures se rapportant à une attaque a été donné par écrit par l'État-Major d'opérations de la Wehrmacht, le 12 novembre, et a été présenté au Führer.

PROFESSEUR Dr EXNER. — C'est le document PS-444, à la page 66 du premier volume de mon livre de documents.

ACCUSÉ JODL. — Le Tribunal connaît déjà ce document. Mais cet ordre qui est le premier ordre écrit que je connaisse, doit certainement avoir été précédé par des instructions verbales du Führer adressées au Commandant en chef de l'Armée de terre.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Ceci ressort d'ailleurs du document, car on dit à la page 67 :

« Indépendamment des résultats de ces conversations, on continuera tous les préparatifs qui ont déjà été ordonnés verbalement pour l'Est. »

C'est donc une preuve qu'il y avait déjà eu au préalable des préparatifs et des instructions verbales.

ACCUSÉ JODL. — Mais je ne suis pas en mesure de dire quand ces instructions verbales ont été données à l'Armée de terre.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Est-ce que Hitler, lors de ces préparatifs, vous a jamais parlé d'espace vital, de l'accroissement des sources de notre alimentation comme motifs d'une guerre d'agression ?

ACCUSÉ JODL. — En ma présence, le Führer n'a jamais fait même la moindre allusion à une raison qui fût autre que la raison purement stratégique. Inlassablement, on peut dire que cela a duré pendant des mois, il a déclaré et répété : « Il n'y a plus aucun doute que l'Angleterre met ses espoirs dans un conflit sur le continent

parce que, autrement, elle aurait déjà abandonné la guerre dès Dunkerque. On a certainement déjà conclu des accords sous le manteau. Les préparatifs russes sont indubitables et un jour, soudain, on essaiera de nous faire chanter froidement sur le plan politique ou alors on nous attaquera ».

On pourrait en parler pendant des semaines encore, mais je n'ai pas été informé d'autre chose que ce que je viens de dire, c'est-à-dire que seules des raisons stratégiques m'ont été données.

PROFESSEUR Dr EXNER. — D'après les informations que vous aviez reçues, quel avait été le développement de la situation militaire à l'Est depuis la campagne de Pologne ?

ACCUSÉ JODL. — Lorsque nous sommes entrés en contact pour la première fois avec les Russes pendant la campagne de Pologne, nos rapports ont été plutôt glacials. On évitait soigneusement de nous permettre d'avoir des renseignements sur la composition des troupes ou sur l'armement. Il y avait constamment des incidents désagréables sur le San. Les Russes tiraient sur tout le monde ; sur les Polonais qui fuyaient ou sur les soldats allemands. Il y a eu des blessés, des morts, et la ligne de démarcation a été survolée dans de nombreux cas. Les forces particulièrement importantes dont les Russes se sont servis pour occuper les îles de la Baltique, la Pologne et la Bessarabie, nous ont surpris dès l'abord.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Est-ce que les informations que vous receviez faisaient allusion aux renforcements militaires de l'Armée rouge ?

ACCUSÉ JODL. — Par les cartes que nous recevions et également par les informations obtenues par notre système d'écoute, nous avions à peu près l'image suivante : en été 1940, il y avait environ cent divisions russes le long de la frontière. En janvier 1941, il y avait déjà cent cinquante divisions et ces divisions étaient indiquées par des chiffres. C'étaient donc des informations sûres. Pour donner une idée de l'ordre de grandeur, je me permettrai d'ajouter que les forces anglaises, américaines et françaises qui ont opéré en France contre l'Allemagne n'ont jamais, à ma connaissance, atteint ce chiffre de cent divisions.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Hitler a-t-il essayé d'éclaircir la situation sur le plan diplomatique ?

ACCUSÉ JODL. — Oui, il l'a fait au cours de l'entretien célèbre avec Molotov, et je dois dire que j'avais placé de grands espoirs dans cet entretien, car la situation militaire pour nous autres soldats était la suivante : avec une Russie dont la neutralité pouvait nous être assurée et qui, en outre, assurerait encore un certain nombre de fournitures, il était absolument impossible que nous perdions la guerre. Une invasion comme celle du 6 juin 1944 était absolument

exclue si nous avions eu à notre disposition toutes les forces que nous avons usées et perdues dans cette lutte gigantesque en Russie. Qu'un homme d'État qui, en dernière analyse, était également un grand stratège, eût pu laisser échapper sans raison une telle opportunité, je dois dire que jamais je n'avais envisagé une telle possibilité. C'est un fait que, des mois durant, il y a eu en lui une lutte intérieure extrêmement grave sur ce problème; il était certainement influencé par les nombreuses idées contraires que lui présentaient tant le Reichsmarschall que le Commandant en chef des forces navales et aussi le ministre des Affaires étrangères.

- PROFESSEUR Dr EXNER. — Comment vous représentiez-vous l'évolution de la situation militaire des deux partis en vous fondant sur les informations que vous receviez?

ACCUSÉ JODL. — A partir de janvier 1941, on a renforcé le service de renseignements. Les divisions le long de notre frontière et de la frontière roumaine augmentaient rapidement en effectifs. Le 3 février 1941, le chef de l'État-Major général de l'Armée de terre faisait un rapport au Führer sur les opérations qu'il envisageait lui-même d'entreprendre. Il présenta à ce propos une carte sur les préparatifs et les troupes massées par les Russes. A ce moment-là, on avait marqué sur cette carte — et ceci peut être prouvé par les documents — cent divisions d'infanterie, vingt-cinq divisions de cavalerie...

LE PRÉSIDENT. — Docteur Exner, est-ce que nous avons besoin de tous ces détails techniques des plans préparés par l'État-Major général allemand?

PROFESSEUR Dr EXNER. — Il me semble qu'il soit d'une très grande importance de constater quelle était la situation devant laquelle se trouvait l'État-Major général à ce moment-là; si une concentration extrêmement importante des troupes russes n'avait pas...

LE PRÉSIDENT. — Oui, mais ce n'est pas ce dont il parle. Il dit qu'en février 1941, l'OKW avait des plans qui indiquaient les axes de marche des troupes allemandes...

PROFESSEUR Dr EXNER. — Il s'agit d'un plan qui a été développé par...

LE PRÉSIDENT. — En tout cas, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans tous ces détails et de nous dire combien vous aviez de régiments de cavalerie.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Oui, alors dites-nous d'une manière tout à fait générale, comment, sur la base des informations de février 1941, Halder vous a brossé ce tableau général? Un chiffre seulement: quel était le nombre de divisions massées?

ACCUSÉ JODL. — J'ai déjà dit qu'en février on avait massé cent cinquante divisions contre nous.

LE PRÉSIDENT. — Il l'a déjà dit.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Et combien y en avait-il de notre côté?

ACCUSÉ JODL. — Je voudrais dire à ce sujet qu'à ce même moment, nous avions seulement commencé à masser nos troupes comme le rapporte le général Halder. Je voudrais, de plus, attirer l'attention du Tribunal sur le fait que, d'après le document C-39 (USA-138) qui se trouve à la page 92 du premier volume de documents, il ressort (c'est l'horaire pour nos préparatifs) que c'est à partir du 1^{er} juin seulement que les véritables formations offensives, c'est-à-dire les quatorze divisions blindées et les douze divisions d'infanterie motorisée avaient été amenées. Comme il ressort d'observations qui se trouvent dans la colonne de droite, ce n'est qu'à partir du 10 juin environ que ces divisions ont été amenées à pied d'œuvre. Je fais allusion à cela pour que l'on ne dise pas que l'intention d'agression des Allemands pouvait être reconnue dès février 1941. Ce n'était pas le cas.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Le Ministère Public a insisté particulièrement sur le fait que ce plan avait déjà été conçu bien avant l'attaque elle-même contre l'Union Soviétique. Pouvez-vous dire quelque chose encore à ce sujet?

ACCUSÉ JODL. — Je voudrais, par une simple phrase, répondre à ce problème. Nous avions, pour masser nos troupes, à faire circuler 10.000 trains, et si nous avions pu faire déplacer cent trains par jour, cela aurait exigé cent jours. Mais nous n'avons jamais atteint ce chiffre. Donc, d'un point de vue purement technique, ces préparatifs ont demandé quatre mois. D'un point de vue purement technique.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Les événements yougoslaves ont-ils influé sur les décisions du Führer?

ACCUSÉ JODL. — Ce sont eux qui lui ont donné le dernier coup parce que jusque là il subsistait toujours des doutes dans son esprit. Le 1^{er} avril, mais pas avant, sa décision était prise. Il voulait attaquer, et c'est le 1^{er} avril qu'il a ordonné de prévoir cette attaque pour la date du 22 juin environ. Mais l'ordre d'attaque, c'est-à-dire le déclenchement véritable de la campagne, n'a été donné ou ordonné que le 17 juin seulement, ce qui est également prouvé par des documents.

PROFESSEUR Dr EXNER. — A votre avis, le Führer a donc mené une guerre préventive. Est-ce que les constatations que vous avez pu faire plus tard ont justifié cette nécessité sur le plan militaire?

ACCUSÉ JODL. — C'était indubitablement une guerre préventive. Ce que nous avons constaté ultérieurement encore, nous a donné la certitude de préparatifs russes sur le plan militaire qui étaient absolument gigantesques. Je renonce à donner des détails, mais tout ce que je puis dire c'est que nous avons réussi à opérer une surprise sur le plan tactique et cela, au jour fixé; mais nous n'avons pas réussi à opérer une surprise stratégique parce que la Russie était toute prête à se défendre.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Vous pouvez peut-être, à titre d'exemple, indiquer au Tribunal le nombre des aérodromes nouvellement construits qui ont été découverts sur le territoire polonais occupé par la Russie?

ACCUSÉ JODL. — Je me rappelle qu'en Pologne orientale il y avait environ vingt aérodromes et qu'entre temps leur nombre était passé à plus de cent.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Dans ces conditions, quelles auraient été très brièvement les conséquences d'une entreprise russe, si les Russes avaient pris les devants?

ACCUSÉ JODL. — Je ne veux pas entrer maintenant dans le principe des opérations et je dirai simplement que nous n'avions jamais été assez forts pour être en mesure de nous défendre à l'Est. Les événements, depuis l'année 1942, l'ont prouvé. Cela peut sembler grotesque, mais pour occuper simplement ce front de plus de 2.000 kilomètres il fallait au moins 300 divisions et nous ne les avons jamais eues. Si nous avions attendu d'être pris dans une tenaille par l'invasion et l'attaque russe simultanées, nous aurions été certainement perdus. Si donc, sur le plan politique, la prévision était juste, c'est-à-dire si nous étions menacés de cette attaque, sur le plan militaire, la guerre préventive était alors justifiée. On nous a décrit la situation politique de cette façon, à nous soldats, et c'est pourquoi nous avons axé notre travail sur le plan militaire à la lumière de la situation telle qu'on nous l'avait décrite.

PROFESSEUR Dr EXNER. — Quelques questions au sujet du Japon. Quelle est la signification de l'instruction n° 24 du 5 mars 1941 concernant la coopération avec le Japon? Il en a été déjà question, mais la question n'a pas été traitée très clairement. Cela se trouve à la page 94 du premier volume de documents. C'est le document C-75 (USA-151). Le Grand-Amiral Raeder, dans sa déposition, a déjà parlé de cette instruction. Avez-vous quelque chose à ajouter à ce sujet?

ACCUSÉ JODL. — Ce document est très important. Tout d'abord, je dois ici faire un aveu. Jusqu'ici on ne m'a reproché que d'avoir reçu ce document. Mais ce document émane de mes

Au procès, J. von Ribbentrop a tenu des propos similaires (voy. tome X, audience du 30 mars 1946, pp. 302-303). Nous préférons toutefois reproduire un extrait de ses Mémoires écrites alors qu'il était en prison et publiées en France chez Grasset sous le titre: *Londres Moscou. Mémoires* (1954). On y trouve un exposé détaillé des causes qui ont abouti à l'invasion du 22 juin 1941.

Si j'en juge par les indications qu'il me donna, à l'époque et plus tard, voici quelles considérations politiques amenèrent Hitler à prendre cette décision.

Dès 1938, il était convaincu que l'Angleterre et les Etats-Unis déclareraient la guerre à l'Allemagne dès que leurs armements le leur permettraient. Il redoutait que ces puissances ne s'allient avec la Russie; comme en 1914, un beau jour, l'Allemagne devrait faire face à une double attaque, venant de l'Ouest et de l'Est. En 1940, l'annonce de la reprise des pourparlers entre l'Angleterre et les Soviets raviva ses craintes; il envisageait la possibilité d'une attaque russe, combinée avec une offensive anglo-américaine. Dans la conjonction des potentiels américain et soviétique, il voyait une menace terrible pour l'Allemagne. Aussi, pendant la guerre, Hitler eut-il pour souci majeur d'éviter que les forces allemandes fussent engagées dans un conflit sur deux fronts; gigantesque, il eut exigé d'énormes sacrifices en hommes et en matériel. Le Führer espérait avoir le temps de s'assurer les coudees franches, à l'est, avant que, sur le front de l'ouest, le potentiel anglo-américain pût être engagé.

Tel était le principal raisonnement d'Adolf Hitler, celui qu'il m'a exposé en 1941, peu après le début des hostilités avec la Russie. Il a décidé d'attaquer car il pensait battre l'Union Soviétique en l'espace de quelques mois. Son erreur d'appréciation du potentiel russe et de l'importance de l'aide accordée à l'U.R.S.S. par les Etats-Unis fut fatale. Toutefois, il n'était pas sûr de son fait; cette phrase qu'il prononça devant moi le prouve: « Même s'il nous faut enfoncer les portes, à l'est, nous ignorons ce qu'il y a derrière.

A l'exception de l'Espagne qui avait rejeté notre offre (note en fin de volume) et des Etats neutres : Suisse, Suède et Portugal, en 1940-1941, l'Europe entière était sous la domination de l'Axe. Malgré la défaite qu'elle avait subie sur le continent, l'Angleterre s'obstinait à ne pas vouloir la paix. En 1941, l'Afrique du Nord était le seul théâtre où nos forces pouvaient se mesurer avec l'armée anglaise. La fortune des armes y était changeante; la précarité des communications et la faiblesse militaire de notre allié italien en étaient la cause.

Au début de la guerre contre la Russie, le Japon, lié à l'Allemagne par le pacte à trois, traité défensif, n'était pas un partenaire sûr. Les informations qui nous parvenaient concordaient : des milieux influents travaillaient à saper le traité conclu avec l'Allemagne et l'Italie et à faire des possibilités qu'il offrait — application ou, au contraire, passivité — une monnaie d'échange pour négocier avec les Etats-Unis. A notre insu, en avril 1941, à son retour de Berlin, le ministre des Affaires étrangères, Matsuoka, signa avec la Russie un pacte de non-agression.

Enfin, l'attitude des Etats-Unis qui, avant la guerre, étaient déjà opposés à l'Allemagne sur le plan politique, était devenue franchement hostile ; cette circonstance joua un rôle déterminant dans la décision d'Adolf Hitler. Sur ma demande, depuis le début de la guerre, Hitler avait ordonné à la presse allemande de s'abstenir de toute attaque dirigée contre les Etats-Unis, mais cette mesure n'avait eu aucun effet en Amérique ; la campagne germanophobe était toujours aussi violente. De même, nous avions échoué dans nos efforts tendant à renforcer la position des isolationnistes américains — tel était le principal objectif du pacte à trois — ; nous voulions les persuader que, si les Etats-Unis attaquaient en Europe, ils risquaient d'avoir à mener une guerre sur deux fronts. Le Führer était, comme moi, persuadé que, tôt ou tard, les Etats-Unis entreraient dans le conflit, si l'Angleterre s'obstinait à repousser nos offres de paix. Préparée comme l'était l'opinion publique américaine, un simple incident — fortuit ou organisé — dans le genre du torpillage du *Lusitania* pendant la première guerre mondiale — suffirait.

En pareil cas — c'est ce qu'Hitler expliqua à plusieurs reprises — compte tenu du changement d'attitude de la Russie, l'Allemagne aurait subi l'attaque des trois plus

grandes puissances mondiales. Ses seuls alliés étaient l'Italie, militairement faible, et le Japon, partenaire peu sûr qui, en cas de conflit, resterait sans doute passif. En outre, les forces allemandes étaient éparpillées dans toute l'Europe. Cette perspective a précipité sa décision d'attaquer la Russie ; de même, le fait qu'il était persuadé de l'existence d'une internationale juive, à l'ouest comme à l'est, a certainement joué un rôle. Tous mes arguments, aussi logiques et pertinents qu'ils fussent, n'ont pu détourner Hitler de ce qui, pour lui, était une certitude.

Pour prévenir une attaque sur deux fronts, Hitler ne voyait qu'une solution : une défaite russe préalable. S'il est passé à l'offensive, c'est pour éviter que l'Allemagne ne fût engagée en même temps à l'ouest et à l'est ; c'est pourtant ce qui est arrivé. Pour Hitler, l'attaque combinée des trois grandes puissances mondiales signifiait l'écroulement de l'Allemagne.

..

Jusqu'à la venue de Molotov à Berlin, Hitler a cru à la possibilité d'une entente durable avec la Russie ; les exigences russes l'ont fait changer d'avis et d'attitude.

A dater de cette époque, il suivit avec une extrême attention les préparatifs russes. Je n'en connaissais pas les détails, mais j'ai appris ultérieurement que les Soviétiques avaient pris les mesures suivantes : fortifications construites le long de la nouvelle frontière, établissement d'aérodromes, importantes concentrations de troupes, augmentation considérable de la production d'armements, mise sur pied de l'organisation économique de guerre. Peu avant les hostilités germano-russes, l'armée soviétique comprenait cent cinquante huit divisions, contre soixante-cinq au début de la campagne de Pologne. Selon les informations que possédait le Führer, il s'agissait presque exclusivement d'unités motorisées et blindées. Au printemps 1941 se produisirent plusieurs graves incidents de frontière. A ce propos, les déclarations de trois officiers russes, faits prisonniers par la suite, sont révélatrices. Ils avaient entendu un discours prononcé par Staline, au Kremlin, en mai 1941, dans lequel il n'avait pas caché que, désormais, l'Union Soviétique ne pourrait atteindre ses objectifs que par la force des armes et que l'Armée Rouge était prête.

Voici quels furent les actes commis par le gouvernement soviétique en violation des clauses du traité d'amitié germano-russe. Le 17 janvier 1941, l'ambassadeur soviétique à Berlin, Dekanosov, remit une note officielle à la Wilhelmstrasse : l'Union Soviétique croyait bon d'avertir l'Allemagne « qu'elle considérait l'arrivée d'unités militaires étrangères sur le territoire de la Bulgarie ou sur les détroits comme une atteinte aux intérêts et à la sécurité de l'U.R.S.S. ». En réponse, j'informai l'ambassadeur que :

« 1° Le gouvernement du Reich ne possédait aucune information permettant de supposer que l'Angleterre projetât d'occuper les rives des Dardanelles ; d'autre part, il doutait que la Turquie autorisât les forces armées britanniques à pénétrer sur son territoire. En revanche, le gouvernement du Reich était informé que l'Angleterre se préparait à débarquer des unités sur le territoire grec.

« 2° Lors de la visite du président Molotov à Berlin, en novembre 1940, le Führer avait déclaré à plusieurs reprises que l'Allemagne s'opposerait par la force à une tentative anglaise de ce genre.

« En conséquence, le gouvernement du Reich était fermement résolu à empêcher l'occupation de la Grèce par les armées britanniques qui menaceraient les intérêts vitaux de l'Allemagne dans les Balkans ; il était donc en train d'effectuer des concentrations de troupes dans l'espace balkanique qui, le cas échéant, s'opposeraient à un débarquement anglais en Grèce.

« 3° L'Allemagne n'avait jamais eu l'intention d'occuper les détroits. Elle respecterait la souveraineté territoriale turque, sauf si la Turquie faisait montre d'hostilité envers les troupes allemandes. De plus, si des opérations militaires devaient se dérouler en Grèce, l'armée allemande traverserait le territoire bulgare. Toutefois, le gouvernement du Reich n'entendait porter atteinte ni aux intérêts, ni à la sécurité de la Russie ; tel ne serait pas le cas si des troupes allemandes traversaient le territoire bulgare.

« 4° Dans l'éventualité d'une opération déclenchée par l'Angleterre contre la Grèce, les troupes allemandes stationnées dans les Balkans seraient à même d'empêcher, dès le début, la formation d'un front. En conséquence, le gouvernement du Reich estime qu'en agissant de la sorte il sert les intérêts de l'Union Soviétique alors que l'installation de troupes anglaises en Grèce leur serait contraire.

« 5° Ainsi qu'il l'a déclaré lors de la visite du président Molotov à Berlin, le gouvernement du Reich fait montre de compréhension pour les intérêts soviétiques dans les détroits ; le moment venu, il est prêt à souscrire à la révision du traité de Montreux. L'Allemagne n'est pas intéressée à la question des détroits et, quand les opérations militaires dans les Balkans seront terminées, elle retirera ses troupes. »

Mais quand, au début du mois de mars, pour tenir compte de la situation en Grèce, l'Allemagne envoya des troupes en Bulgarie, Molotov nous fit savoir que cette initiative était « regrettable », qu'elle constituait « une atteinte à la sécurité de l'U.R.S.S. » et qu'en conséquence le gouvernement allemand « ne pouvait compter que l'U.R.S.S. soutiendrait ses initiatives en Bulgarie ». Une note similaire mais rédigée en termes comminatoires fut également adressée au gouvernement bulgare et publiée. Pourtant, dès le 27 février, j'avais fait préciser, à Moscou, que la disparition de la menace anglaise en Grèce entraînerait automatiquement le retrait des troupes allemandes.

Le 5 avril 1941, l'Union Soviétique conclut un traité d'amitié avec le gouvernement insurrectionnel yougoslave présidé par Simonovich. C'était là un acte inamical à l'égard de l'Allemagne ; peu auparavant, le gouvernement insurrectionnel avait renversé par la force le cabinet Svetkovich qui nous était favorable.

Ces deux gestes étaient contraires aux termes de la déclaration germano-russe du 28 septembre 1939 ; elle précisait que la Russie soutiendrait moralement l'Allemagne au cas où les efforts, allemands ou russes, en faveur du rétablissement de la paix échoueraient. De plus, ni la Yougoslavie, ni la Bulgarie ne faisaient partie de la zone d'influence soviétique.

Déjà, le fait d'avoir noué des relations étroites avec Londres, au cours de l'été 1940, par l'intermédiaire de l'ambassadeur britannique à Moscou, sir Stafford Cripps, impliquait la rupture des engagements pris à l'égard de l'Allemagne. A l'époque, Churchill a déclaré, paraît-il, que, dans un an ou un an et demi, la Russie se retournerait contre l'Allemagne.

Ensuite, la Russie se rapprocha des Etats-Unis ; « sur

LA RUPTURE AVEC LA RUSSIE 191

la foi de récentes informations », Roosevelt laissa entendre que, bientôt, la Russie déclarerait la guerre au Reich.

Il n'y a que deux façons d'expliquer l'attitude hostile prise à notre égard par l'Union Soviétique. Ou bien les concessions faites à l'U.R.S.S. par l'Angleterre et l'Amérique ont déterminé cette orientation, ou Staline n'a jamais eu l'intention de respecter le traité qu'il avait conclu avec nous. Hitler croyait que la dernière hypothèse était la bonne ; quant à moi, je pensais — je le pense encore — que la première était la vraie et que, par des concessions, nous aurions pu éviter la guerre avec la Russie.

Toutefois, étant données la force et la puissance de l'U.R.S.S., je me demande à qui l'histoire donnera raison : à Hitler ou à moi ? Est-ce que, d'autre part, la solution que je proposais aurait été valable à la longue ?

Quand, ultérieurement, je fis savoir aux Russes, par un agent à Stockholm, que des documents en notre possession prouvaient que la Russie nourrissait à notre égard des intentions agressives et qu'Hitler doutait de la possibilité de nouveaux arrangements, les Soviétiques répondirent que la question de la responsabilité, dans le déclenchement des hostilités germano-russes, importait peu. Ils ajoutèrent : « Quant à savoir qui, de la poule ou de l'œuf, a existé le premier, c'est là un raisonnement typiquement allemand. »

La guerre déclarée le 22 juin 1941 mit le point final à la politique d'entente germano-russe que, sur mon initiative, nous avions pratiquée depuis 1939.

**

Ni à Nuremberg, ni par la suite les Soviétiques ne purent démentir ces allégations. Cela n'empêche pourtant pas les historiens de prétendre, depuis maintenant cinquante ans, que l'invasion de l'URSS par l'Allemagne en 1941 fut une « agression » injustifiée d'un point de vue militaire (voy., par exemple, Roger Céré et Charles Rousseau : *Chronologie du Conflit Mondial*, Éd. SEFI, Paris, 1945, pp. 202... ; Serge Bernstein et Pierre Milza, *Histoire du Vingtième Siècle, 1939-1953*, Éd. Hatier, 1987, pp. 31...).

Qui sont les véritables falsificateurs de l'Histoire ?

Pour finir, nous noterons ce qui suit :

- en 1990, grâce aux aveux officiels soviétiques, le monde a obtenu confirmation que sur le massacre de Katyn, les Allemands avaient dit vrai et les vainqueurs avaient menti ;
- un an auparavant, grâce au livre du Victor Suvarov, le monde a obtenu confirmation que, sur les causes de la guerre germano-soviétique, les Allemands avaient dit vrai et les vainqueurs avaient menti.

Par conséquent, je pense qu'il serait temps que les historiens officiels acceptent de débiter une étude honnête et approfondie de toute l'Histoire européenne à partir de 1918. Les vainqueurs ont trop menti afin de se blanchir et d'accabler le vaincu. Cinquante ans après l'écrasement du national-socialisme, au nom de l'Europe que l'on prétend bâtir, les jeunes générations ont droit à la vérité.



Hitler et von Ribbentrop